





Philip Andelys

# Une mère allemande

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 979-10-227-9146-5

© Philip Andelys 2021

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,  
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

# Une mère allemande.

A la mémoire de Joseph Wulf (1912-1974) historien du Troisième Reich et du nazisme.

« Ce ne fut pas en vain. »

« Die Frauen haben in den dunkelsten Jahren des krieges das Licht der Humanität vor dem Erlöschen bewahrt. »

*Pendant les plus sombres années de la guerre ce sont les femmes qui ont sauvé de l'extinction la lueur de l'humanité.*

« Wer aber vor der Vergangenheit die Augen verschließt, wird blind für die Gegenwart. »

*Celui qui ferme les yeux sur le passé est aveugle dans le présent.*

Richard von Weizsäcker, Président de la République fédérale d'Allemagne 1984-1994.

Discours du 8 mai 1985 devant le Bundestag.

Cette histoire se passe à Berlin en 1963.

Suite à la chute du III<sup>ème</sup> Reich, après la 2<sup>ème</sup> guerre mondiale, l'Allemagne est coupée en deux : à l'est la République démocratique allemande est sous l'influence de la Russie soviétique et à l'ouest la République fédérale allemande est contrôlée par les Américains et leurs alliés Anglais et Français. Très vite une tension s'installe entre ces deux blocs, ce sera la Guerre froide.

La ville de Berlin, ancienne capitale du III<sup>ème</sup> Reich d'Hitler, est située à l'est, en zone soviétique. Elle est elle-même divisée en deux grands secteurs Est et Ouest. En 1961, devant les tensions entre les deux blocs, les soviétiques construisent un mur qui rend tout passage impossible.

La ville de Berlin-ouest est donc une île, représentant l'enclave du monde libre dans cet immense océan rouge sous tutelle soviétique.



Le Caravage : L'amour vainqueur,

« Amor vincit omnia et nos cedamus amori »  
*L'amour vainc tout et nous aussi cédon*s à l'amour.  
Virgile, Les églogues.



Le Caravage : Judith et Holopherne.





Elizabeth Vigée le Brun, Autoportrait 1781



Le Caravage : La diseuse de bonne aventure

# 1

La coccinelle n'avancait plus, l'embouteillage avait commencé bien avant l'aéroport militaire de Tempelhof. Tout était bloqué maintenant. Rudi était calme comme à son habitude. Il regarda par-dessus ses lunettes de soleil, baissant la tête et lui fit un sourire.

- Ça va être dur Fräulein Judith, dit-il. Finalement, je me demande pourquoi on a pris la voiture.

En ce 26 juin 1963, il faisait chaud à Berlin. Tous les Berlinoises de l'Ouest se pressaient vers Schöneberg. Le président J.F. Kennedy allait s'exprimer devant l'hôtel de ville. Lui et son ami, le général Clay, avaient sauvé cette ville devenue une toute petite île perdue dans la « mer rouge » comme le disait l'humoriste Günter Neumann à la radio. Petite île, étrangement éloignée de son continent, et qui était devenue le lieu même où le monde s'était partagé en 1945. L'Est et l'Ouest étaient là en chien de faïence, deux molosses redoutables, séparés depuis peu par un mur.

Voir Kennedy. Tous voulaient voir cet Américain venu sur l'île pour plaider son *free world* que les Allemands adoraient.

La foule devenait plus dense vers la Dudenstrasse, les trottoirs étaient bondés. Le thaumaturge était là, à la fois sauveur et faiseur de miracles, nul ne l'aurait manqué. Les Berlinoises avaient confiance maintenant, il avait fait des miracles, les preuves étaient là qu'il ne laisserait jamais tomber Berlin-Ouest.

La coccinelle n'avancait plus. Il faisait chaud à l'intérieur de l'auto. Rudi ouvrit la vitre et l'air plus frais pénétra. Il y avait beaucoup de vent, un vent d'ouest qui gonflait les manches à air de l'aéroport.

- On continue à pied, dit Rudi.

Il monta sur le trottoir et s'avança dans le parc de Hasenheide. Il n'était pas le seul à avoir enjambé. La prairie se remplissait de véhicules. Il y en avait partout, placés sans ordre, abandonnés, comme lors des débâcles de 40, lorsque la *Luftwaffe* pilonnait les civils sur les routes de Pologne ou de France.

- Vite Judith, vite on court. Donne-moi la main sinon on va se perdre.

- On est loin, et le métro ?

- Ils l'ont fermé par sécurité, tout le quartier est sous haute surveillance.

- On y sera jamais à midi ! On verra rien !

- Suis-moi, je connais un raccourci.

Le raccourci, c'était de suivre la voie ferrée du S-Bahn à la Kolonnenstrasse, ensuite de rejoindre la Hauptstrasse et de couper le terrain vague qui longe la Dominicustrasse. Rudi connaissait ça par cœur, tous ces chemins de traverse entre les ruines qui, petit à petit, étaient recouverts par de nouvelles habitations, comme si la ville ne tolérait plus maintenant ces marques d'impertinence. C'est au pont Leber qu'ils descendirent le long de la voie ferrée. Judith s'agrippa au bras de Rudi, elle n'était ni rassurée, ni très hardie dans cette entreprise, elle ne voulait surtout pas froisser sa robe noire, ni salir ses escarpins vernis.

Ils étaient en avance, Kennedy n'était pas encore à la tribune. Ils parvinrent à se faufiler au coin de la Belzigerstrasse, face à l'imposante façade de la mairie. La foule endimanchée, compacte, agitant des foulards blancs et des petits drapeaux américains. Derrière l'estrade, suspendue au balcon de l'édifice, une grande tenture tricolore, bleue, blanc, rouge, formait de larges fronces en demi-lune retenues, à intervalles réguliers, par des couronnes dorées. Sous le pupitre, le drapeau américain, plaqué sur un large panneau, séparait l'ours berlinois et les trois bandes jaune, rouge et noire du drapeau allemand. Peu avant 13h, la grosse Lincoln noire arriva, escortée par des motards casqués de blanc. Kennedy prit place sous les ovations de la foule qui commença à crier son nom. Willy Brandt, le maire, était à sa gauche, le chancelier Adenauer, à sa droite, assis légèrement en retrait. Le vent agitant la tenture. Kennedy attendit quelques instants répondant aux acclamations par ce sourire qui donnait un charme inouï à son visage d'acteur hollywoodien.

- *Thank you !*

Il leva et reposa ses deux mains conjointement sur le pupitre comme s'il prenait appui, puis, commença. Judith s'était haussée sur les pointes de pied et le fixait, mue par ce tropisme que provoquent les êtres solaires.

*- Let them come to Berlin! Let them come to Berlin! Lassst sie nach Berlin Kommen!*

« Qu'ils viennent ici, les idolâtres du communisme, qu'ils viennent ici à Berlin, se rendre compte de ce qu'est véritablement le système. Car c'est ici qu'on voit ce qu'il est réellement, c'est ici qu'on voit comment il traite les hommes et les femmes. Il serait soi-disant le système de l'avenir, le système du progrès économique, le système pour la liberté, mais alors à quoi bon avoir construit un mur. Quel est ce système qui prône la libération des masses populaires en supprimant la liberté ? Est-ce respecter la liberté que de bâtir un mur pour empêcher les hommes d'aller où bon leur semble ? Est-ce respecter la liberté que de séparer les familles, les maris de leur femme, les grands-parents de leurs enfants et petits-enfants ? C'est ce mur qui est l'échec du système communiste.

Il y a deux mille ans, la plus grande fierté était de dire « civis Romanus sum », je suis un citoyen de Rome, aujourd'hui, dans le monde libre, la plus grande fierté est de dire : « *Ich bin ein Berliner* », je suis un citoyen de Berlin. »

Son interprète, peu avant, lui avait donné la formule phonétiquement, « Ich bin ein bearleener » qu'il avait retranscrite sur un bout de papier. Deux fois « je suis un Berlinois » dans ce discours bref, deux fois suivies des applaudissements de ces Allemands pris au piège de l'histoire, auxquels on demandait de ne pas désespérer, de voir la liberté toute proche, la réunification toute proche, bientôt, au-delà du mur. Ils l'avaient retenue cette phrase retentissante, ils l'avaient retenue comme un don d'humanité, car c'est la liberté qui fait l'homme. Kennedy le savait, et c'est ça qu'il avait montré le matin même à la porte de

Brandebourg, lorsque, sur l'estrade, il avait fait face à l'autre monde, au-delà de ce mur de la honte et ces chars menaçants.

Après le speech, et malgré la chaleur, la foule tarda à se dissiper, tarda à quitter la Rudolph-Wilde-Platz, elle aurait voulu que ça dure un peu plus, car devant Kennedy, ce jeune président de 46 ans, elle oubliait ces vingt ans d'après-guerre qui n'en finissait plus. Ici l'après-guerre ne signifiait plus rien, il n'y avait jamais eu la paix après la guerre, comme une maladie incurable, qui, tous les jours, se rappelle à vous à coups de « toujours ». Une autre guerre avait suivi la guerre. La première fut une nuée ardente, une boule de feu qui avait tout ravagé, la seconde était froide, comme ils disaient, une sorte de compression sourde qui vous glace les veines entre les mâchoires striées d'un étau bleu acier.

Kennedy était parti, mais il avait laissé derrière lui une part de son monde libre : trois parcelles, tenues par les Américains, les Anglais et les Français à Reinickendorf. Trois parcelles où la paix et la liberté se conjuguèrent avec ostentation, comme toutes ces belles choses des vitrines du KaDeWe, cet immense supermarché débordant où les Berlinoises de l'Ouest se ruaient pour assouvir leur soif de consommation.

Kennedy était parti, laissant aussi transis les cœurs de toutes ces Marylin et leur « *we wanna be loved by you* » *mister president* ; il leur restait quand même Willy, le beau maire brun, le séducteur de Berlin-Ouest.

Il faisait chaud. Rudi et Judith se résignèrent aussi, Kennedy était bien parti.

- On va prendre l'air sur la Teufelsberg et ensuite on va se baigner au Teufelssee ?

- Ok, répondit Judith.

C'est la première fois qu'ils passent un après-midi ensemble. Judith a fini par accepter l'invitation. Ça fait un mois qu'ils se connaissent, ils travaillent ensemble au *Heim* du Wannsee. Le *Heim* est une sorte de colonie de vacance. Ils sont moniteurs et s'occupent des enfants des écoles du quartier de Neukölln qui passent au centre une semaine ou deux. Rudi est étudiant en histoire de l'art et en philosophie, un vrai passionné d'art, il en

parle toujours. Judith avait quitté le *Gymnasium*, le lycée, avant d'avoir obtenu son baccalauréat. Elle était travailleuse mais « avait des difficultés », comme disaient ses professeurs sur les bulletins. Elle aime bien les enfants, c'est pour cela qu'elle a choisi de travailler au *Heim*. Rudi sait plein de choses, elle le trouve intéressant, fascinant parfois quand sa passion passe au travers des mots. Il a 21 ans, elle 19.

La Teufelsberg, la montagne du diable, est la « montagne » de Berlin, son point culminant, une colline artificielle de 115 mètres de haut située en secteur britannique à l'ouest de la ville et au nord de la grande forêt de Grönewald. Ils s'étaient garés le long de la Teufelsseechaussee, au pied de cet immense tas de décombres provenant des ruines du centre ville et de Tiergarten, fortement bombardés par les raids anglo-américains entre 40 et 45.

- On va crever de chaud, dit Judith.

- C'est ce qu'il nous faut pour apprécier l'eau fraîche du Teufelssee, rétorqua Rudi. - Quand j'étais petite on venait là avec mes parents pour faire de la luge. Papa, a même fait du ski une fois avant que les Américains n'installent leur radar.

Le sentier devenait raide, ils s'arrêtèrent pour souffler.

- Moi aussi je venais là avec mes copains, je devais avoir 8, 9 ans. Quand on n'avait pas école, on passait nos journées à fouiller là-dedans. Une véritable chasse au trésor. Une fois, j'ai trouvé une montre à gousset en argent avec une longue chaîne. Elle était très belle, finement ciselée au dos, et à l'intérieur du couvercle une photo : trois beaux enfants sur les genoux de leur jeune maman. Je l'ai revendue pour m'acheter un tourne-disque et des vinyles américains. Ce qui nous intéressait surtout c'était la ferraille. Nous étions des *Schrottkönig*, des rois de la ferraille, on la revendait et après on s'achetait des tablettes de chocolat. Il nous en fallait des tonnes pour avoir une tablette à 20 marks.

- On raconte que des corps ont été ensevelis avec les décombres, des morceaux de corps qui n'ont jamais pu être identifiés. Certains, en fouillant, ont retrouvé des ossements.

- Je me rappelle, un jour, on était tombés sur un pauvre gosse, il devait avoir 5 ou 6 ans, il était seul, un petit orphelin, il

cherchait sa grand-mère dans les décombres en pleurant. Quelqu'un en bas, lui avait dit qu'elle devait être là et que, s'il cherchait bien, il finirait par la trouver. On l'a ramené à l'orphelinat à Charlottenburg.

Entre les arbres, au loin, ils distinguaient la ville. La grande perspective du Kurfürstendamm se prolongeait au travers de la tache verte du Tiergarten jusqu'à la porte de Brandebourg et Unter den Linden. Peu après, ils parvinrent au sommet et s'assirent à l'ombre sur un muret en béton qui bordait la clôture de la base américaine. Ils faisaient face au sud. Le vent doux soufflait par rafales et faisait virevolter les longs cheveux noirs de Judith.

- C'est beau, dit Judith, c'est beau tout ce vert et tout ce bleu. Regarde là-bas, on pourrait presque voir le *Heim* au bord du Wannsee. T'as vu tous les bateaux à voile, ils sont minuscules, on dirait des jouets. Il fait bon ici, sympa ce petit vent.

Judith se leva et fit un tour sur elle-même la main droite posée sur son front en guise de pare-soleil.

- Regarde comme elle est belle notre île. C'est nous les insulaires. Tu te rappelles le refrain de la chanson. Elle se mit à fredonner : « *Der Insulaner verliert die Ruhe nicht* ».<sup>1</sup> C'est vrai qu'on l'a jamais perdu notre calme. Une île coupée en deux, c'est quoi ? C'est comme ton petit orphelin qui n'a jamais retrouvé sa grand-mère.

Elle se pencha sur lui.

- Tu crois qu'il nous aime vraiment Kennedy ?

- Je ne sais pas s'il aime les Allemands, tout ce que je sais c'est qu'il déteste les communistes. C'est peut-être une vraie raison de nous aimer. Tu sais, je pense qu'on peut aimer quelqu'un autant pour ce qu'il n'est pas que pour ce qu'il est. Regarde toutes ces Allemandes radieuses aux bras de leur rescapé de mari, beaucoup sont odieux, mais ils ne sont pas revenus invalides. C'est ce sourire qu'elles ont dans la rue en voyant ces pauvres mutilés dans leur fauteuil roulant à trois

---

<sup>1</sup> « l'insulaire ne perd pas son calme ».



roues. C'est le drame de ma mère, elle n'a pas eu de bol : le sien est invalide et souvent odieux. Je me suis toujours demandé ce qu'elle aimait en lui, peut-être cette douleur qu'il a toujours dans les yeux.

Le soleil tapait sur la Havel qui s'élargissait en donnant ce grand lac en forme de botte. L'eau, bleue sombre, scintillait de mille éclats.

- Elle porte bien son nom cette colline, reprit Rudi, la montagne du diable. La montagne d'Hitler. Voilà ce qu'il nous a apporté. Je me rappelle, près de l'hôtel Adlon, dans les ruines, j'avais vu un graffiti sur un pan de mur : *das brachte uns der Krieg*, voilà ce que la guerre nous a apporté. Tu sais ce qu'il y a là-dessous ?

- Dis-moi.

- Les ruines de la faculté des techniques de guerre que Speer, l'architecte d'Hitler, avait conçue. C'était un des premiers bâtiments de Germania, la future capitale du Reich. Le führer a déposé la première pierre en 1937 en disant que l'élite allemande qui y travaillerait avait à sa disposition le stade olympique, juste à côté, pour avoir aussi un corps d'élite.

- C'est ça l'ironie de l'histoire, non ?

- Oui, c'est ça, l'élite de guerre nazie victime de sa grandiose utopie, recouverte par un linceul de gravats de 25 millions de mètres cubes.

- Tu te trompes mon cher, la colline ne doit pas son nom à Hitler, mais tout simplement au petit lac d'en bas, qui s'appelle, comme tu le sais très bien, le lac du diable. Et tu sais pourquoi on l'appelle le lac du diable ?

- Non. Et toi tu le sais ?

- Non, j'en sais rien et je m'en fiche. Je te trouve pas très gai aujourd'hui. Le jour où Kennedy est là, toi tu nous dis qu'on est assis sur Hitler... Arrête un peu avec tout ça, c'est fini tout ça, nous maintenant... tiens regarde, elle montra le ciel, c'est l'avion de Kennedy. Il rentre au pays.

- Qu'est-ce que t'en sais si c'est celui de Kennedy ?

- Je le sais, c'est tout, dit-elle en souriant. C'est fini toute cette histoire. Ici on est en Amérique comme dit papa, en zone américaine que veux-tu qu'il nous arrive ? T'as entendu ce qu'a dit Kennedy ce matin ? Vous êtes libres, et si le Général Clay doit revenir, il reviendra. Ca te dirait un nouveau pont aérien comme en 49 avec tous ces bonbons qui tombent du ciel en parachute ? Tu te rappelles ?

- Oui, je m'en rappelle, c'était en janvier, je crois que j'ai gardé une des boîtes avec son petit parachute.

- *We go ?*

- OK.

Ils coupèrent à travers bois. Rudi, en bon chevalier servant, tendait son bras, elle s'y appuyait de temps à autres, regardant sans cesse où elle mettait les pieds.

- C'est pas une tenue pour faire ce genre d'escapade, tu aurais dû me prévenir.

Arrivés à la voiture, Judith prit son sac de toile et Rudi une couverture écossaise. Ils passèrent entre le restaurant et la buvette et se dirigèrent vers la petite plage. La pelouse, sèche et jaunie par endroit, était bondée. Des couples allongés se faisaient face, des gamins jouaient au bord de l'eau, des jeunes en groupe fumaient des Lucky Strike et écoutaient la radio en sirotant du Coca. Beaucoup d'agitation et trop de bruit. Ils s'éloignèrent jusqu'à la pointe du lac et s'installèrent à l'ombre, au calme. Judith s'absenta un instant et revint en tenue de bain. Elle portait un maillot deux pièces en coton à petits carreaux bleus et blancs et avait ramassé ses longs cheveux en un petit chignon tenu par un élastique. Elle fila à l'eau directement, comme si elle ne tenait pas trop à montrer son corps que la toute dernière mode avait dénudé ainsi. Rudi la détailla rapidement du regard et l'interpella :

- Tu as le même maillot que Brigitte Bardot !

- Tu parles du film de Vadim, je l'ai pas encore vu.

Elle avança dans l'eau jusqu'à mi-cuisse, s'allongea, enchaîna quelques brasses et se retourna.

- Ouah, elle est bonne, super fraîche, qu'est-ce que t'attends ? Viens on traverse.

- On traverse ?
- Tu sais pas nager ?
- Si.

Rudi plongeait et la rejoignit dans un crawl débridé.

- Tu m'éclabousses avec tes mains qui tapent l'eau n'importe comment. Pourquoi tu nages pas la brasse, tu vas t'épuiser ?

- La brasse, c'est pour les filles, le crawl pour les garçons.

- T'en es encore là ? dit-elle en s'esclaffant.

Il lui saisit l'avant-bras et avança sa main au-dessus de la tête pour la faire couler. Elle se débattit violemment dans ses bras.

- Arrête Rudi, cria-t-elle, arrête j'aime pas ça. Arrête, je t'en prie, c'est des conneries de mecs. C'est nul. Tiens, t'es prêt pour la traversée ? Le dernier paye la glace.

Elle partit sur un rythme régulier, enfonçant la tête sous l'eau à chaque extension de bras, tirant fort sur ses mains et poussant vigoureusement avec ses jambes. Rudi s'entêta dans son crawl et, après un départ fulgurant, rapidement, s'essouffla. Il s'arrêta, reprit, puis, finalement, suivit doucement dans un style étrange : une sorte de brasse dissymétrique avec un seul bras et de vagues ciseaux de jambes. Judith parvint de l'autre côté après avoir traversé le petit lac sur sa grande longueur. Rudi s'avoua vaincu.

- On revient à la nage ou on marche ?

- J'suis crevé, répondit-il.

- Aller, monsieur l'étudiant, un grand costaud comme toi...on fait doucement. Fais la brasse comme moi.

- Ok, vas-y, je te suis.

Il se mit rapidement à son niveau, parfois leurs pieds se touchaient. Elle lui souriait. Son visage fin et clair était traversé par des mèches mouillées qui s'échappaient de son chignon de fortune.

- C'est quoi cette petite cicatrice au coin de l'œil ? demanda-t-il.

- J'en sais rien au juste, je m'en rappelle pas, mutti m'a dit que c'était un coin de table et quelques points. Je devais avoir deux ans.

- Elle te va très bien, j'appellerais ça une coquetterie baroque.

- Arrête de faire ton petit savant.

- Si, si, une sorte de délicate irrégularité. Tu sais à qui tu ressembles ?

- Non.

- A Vigée.

- C'est qui celle-là ?

- Une Française, je t'en dis pas plus. A toi de trouver.

- Tu veux pas m'aider un peu ?

- Non.

- De toute façon avec toi elle ne peut être qu'artiste ou philosophe. Et, pour ce que j'en sais du lycée, des femmes philosophes c'est plutôt rare, ça ne peut être qu'une artiste...

- Pas mal, bonne déduction, mais tu oublies les femmes dans la politique, dans la science, celles qui ont eu un rôle social. Pourquoi l'art uniquement ? Tu sais, comparé aux hommes, il y a aussi assez peu de femmes artistes.

- Oui, c'est vrai, mais on en trouve. Regarde, Camille Claudel, par exemple, qui sculptait souvent pour Rodin, sans qu'il veuille bien le reconnaître.

- Exact.

- Vigée, tu me dis. Je vais faire ma petite enquête, je demanderai à mutti. Elle est belle au moins ?

- Très belle...comme toi.

Un peu gênée, sans le regarder, elle tira sur ses bras vigoureusement et le distança.

- Eh, Vigée tu m'attends.

- Vigée ou Viguée ? Epelle.

- V.I.G.E.E.

- T'as fait du français ? Alors n'escamote pas le « geé » à la fin, c'est pas « gué ». Les Allemands ont du mal avec ça. Fais un petit effort.

- Oui, *Mademoiselle Vigeeeeeé*.

Ils sortirent de l'eau. Judith s'empressa de s'envelopper dans sa serviette de bain qu'elle fixa par un repli au dessus de sa poitrine haute aux formes bien dessinées. Rudi s'était allongé, son corps tout blanc, naturellement musclé, était barré par son maillot noir détrempé qui lui collait à la peau du haut des cuisses jusqu'au nombril. Ses cheveux blonds, raides, plaqués en arrière, dégageaient son front large et ses yeux bleus. Il remit ses Rayban Aviator.

- C'est sympa le *Heim* ? demanda-t-elle, cherchant une confirmation.

- Trop, tous sympas là-dedans. Werner est adorable avec tout le monde. C'est un dirlo extraordinaire. Avec les gamins il est génial. C'est vrai, ils sont tous sympas, les autres monos, Hans et Renate, le cuistot, le jardinier, la femme de service.

- Tu sais que Renate va partir, elle va rejoindre sa mère à Hanovre et commencer la fac en septembre.

- Dommage, on s'entend bien.

- Tu continues ton mi-temps ?

- Oui, jusqu'à la fin de la fac.

- Et l'an prochain, tu restes ?

- Je pense. De toute façon il me faut un peu de fric. A la maison c'est pas rutilant, tu sais, papa peut pas travailler, maman s'éreinte chez Siemens et mon frère Jürgen a 15ans. Il faut que je participe.

- Et toi, le *Heim*, ça va durer ?

- J'en sais rien encore, j'aime ces gosses, ils sont attachants. Mutti voudrait me faire rentrer à l'hôpital de la Rudowerstrasse comme aide-soignante, mais ça me plaît moyen. Les pansements et tout ça, c'est pas trop mon truc.

- Ta mère y bosse ?

- Oui. Elle est infirmière, ça fait 26 ans maintenant.

- Dur, dur pendant la guerre, non ? Elle était en première ligne.

- Elle en parle jamais. Mutti, elle est formidable, toujours contente. Elle me dit toujours : « Le meilleur moment, c'est maintenant, alors faisons ce qu'on a à faire ».

- Bonne philosophie, c'est un peu le « Carpe diem » d'Horace ?

- C'est quoi ça ?

- Ça veut dire que tu dois savoir profiter de l'instant présent. Ta mère a lu les poètes latins ?

- Non, je pense pas, elle n'en a pas besoin.

Judith regarda sa montre.

- Tu pourrais pas me ramener ? Je voudrais pas que mutti s'inquiète. Et, au fait, la glace ?

- Ah oui ! figures-toi que justement j'y pensais !

Judith disparut à nouveau. Juste le temps pour Rudi de remettre son jean sur son maillot encore humide et d'enfiler sa chemisette. Elle revint pimpante, des lunettes papillon sur son petit nez, son chemisier blanc marqué de gouttelettes qui perlaient de ses cheveux.

- Moi c'est vanille-citron, demanda Judith au marchand de la buvette.

Ils arrivèrent à la voiture.

- T'as vu ton *Nieten*<sup>2</sup> ? Il est tout mouillé, on voit la marque du maillot, tu vas faire des auréoles sur le siège.

- Je vais mettre la couverture, sinon à la maison, maman va gueuler. Elle y tient à sa petite coccinelle.

Ils rentrèrent par Wilmersdorf, suivirent le bas de Tempelhof et arrivèrent à Neukölln. Rudi se gara Werbellinstrasse devant l'immeuble de Judith.

- Samedi, ça te dit un ciné ?

- Pourquoi pas, on en reparle.

- A demain au *Heim* ?

---

<sup>2</sup> Jean muni de rivets.

- OK, eh ! merci pour l'aprem, c'était sympa après Kennedy de voir Johnny Weissmuller, le beau Tarzan, nager le crawl !

- C'est ça fous-toi de moi. A demain.

Elle claqua la porte et le regarda s'éloigner en faisant un petit signe de la main.

## 2

Le *Heim* n'était pas une colo ordinaire, c'était une superbe villa de 1500 m<sup>2</sup> située sur les berges du lac Wannsee, là où la haute bourgeoisie berlinoise - industriels, banquiers et artistes de renom - avait élu résidence d'été. Judith fut impressionnée la première fois qu'elle la vit. Une large allée pavée, bordée de haies, couverte par le feuillage d'arbres centenaires, mène à l'imposante bâtisse. La façade démesurée, sur trois niveaux, présente un avant-corps central en saillie séparant deux ailes dotées de cinq alignements de baies vitrées. La saillie, flanquée au rez-de-chaussée d'un porche à colonnade, offre au troisième niveau une belle terrasse fleurie dominée par quatre chérubins posés sur une corniche qui parcourt tout le haut du bâtiment et qui cintre le toit en terrasse. L'extrémité des ailes, amputée d'un niveau, est bordée d'une fine balustrade qui donne à l'ensemble plus de légèreté.

La façade, côté lac, présente le même avant-corps. Quatre pilastres le partagent en trois parties distinctes comportant chacune une porte-fenêtre, un œil-de-bœuf et une petite fresque surmontée d'un fronton droit. Un dégagement dallé donne sur un large escalier qui s'ouvre sur le lac tout proche. Deux statues de lion, à l'allure massive et menaçante, ornent de part et d'autre les murets qui soutiennent les marches de pierre.

On savait vaguement que la villa avait appartenu à un certain Ernst Marlier, riche négociant, qui l'avait fait construire avant la première guerre mondiale. Dans le voisinage elle était connue d'ailleurs comme la « Villa Marlier » et le personnel l'appelait souvent ainsi.

La villa était un véritable paradis pour les enfants de Neukölln. Eux, qui bien souvent vivaient dans l'exiguïté des nouveaux immeubles du centre ville, trouvaient là un parc boisé et un accès à l'eau où les cabanes des cow-boys étaient mises à mal par des peaux-rouges cruels quand ce n'étaient pas des forbans et autres pirates qui arrivaient de mers lointaines.

Judith attendait Rudi dans le hall du *Heim*. Il arrivait en général après la cantine.

Avec Werner tout était réglé comme du papier à musique. Renate, qui allait à la fac l'après-midi, laissait son groupe à Rudi qui lui en arrivait. En juin, les activités après midi c'est le plein air, donc, personne dedans. A quatre heures, goûter à l'extérieur et à six heures tous les groupes sont rentrés : douche, souper, petite veillée et au lit. Les instits se joignaient parfois au plein air, mais, peu enclins aux prouesses sportives, ils préféraient rester à la colo pour préparer les activités manuelles du matin.

Comme Rudi tardait, Judith avait rejoint son groupe dans le réfectoire, la grande salle à manger de la villa, attenant au jardin d'hiver aux larges baies à petits carreaux. La salle avait conservé une partie de son faste passé. Un splendide lustre en bronze doré, habillé de cristaux de baccarat taillés, orne le vaste plafond à moulures et domine un parquet à compartiments en chaîne massif constitués de plusieurs petits panneaux carrés embrevés dans des traverses. Cinquante enfants, de 6 à 9 ans, y terminaient leur dessert en piaillant. Pour soulager Martha, la femme de service, tous étaient contraints de ramener les couverts et les assiettes à la cuisine et, à tour de rôle, de passer l'éponge sur les tables, parce que le *Heim*, c'est surtout ça : transmettre les valeurs de la vie collective.

Rudi arriva un peu essoufflé. Depuis la *Freie Universität*, il venait avec le train de banlieue, le S-Bahn, dans lequel il mettait son vélo pour finir le parcours depuis la gare.

Renate lui fit les recommandations d'usage concernant l'effroyable petite Birgit qui avait encore sévi. Abusant de sa taille et de sa force, elle n'avait de cesse de martyriser les garçons en les ridiculisant sur leur propre terrain : celui de la



virilité dont elle était, il fallait bien le reconnaître, seule détentrice.

Le programme de Werner destinait Rudi, Hans et Judith à la baignade, les deux autres groupes iraient voguer sur les petits dériveurs de la base nautique voisine.

La plage surveillée du Wannsee faisait face à la villa, de l'autre côté du lac. Vingt bonnes minutes de marche étaient nécessaires pour faire le tour de la boucle. Les enfants rechignaient, ils savaient que parfois on leur accordait le trajet en bateau, beaucoup plus court, plus excitant et surtout beaucoup moins fatigant, mais Werner en avait décidé autrement et nul n'avait le pouvoir de changer ce que Werner avait établi. Ce fut donc la file indienne le long de la berge avec les inévitables crampes, points de côté et autres échauffements de pieds qui ne tardaient pas à faire de Rudi et de Hans les dociles porteurs de quelques âmes souffreteuses et ravies. Judith se refusait au portage, elle tendait ses mains auxquelles s'agrippaient ces hordes de malheureux dont les petites jambes, à la vue de la plage qui approchait, se remettaient subitement à trépingner.

La plage de sable fin est large et s'allonge sur plus d'un kilomètre. Elle est coupée à moitié par un ponton qui s'avance au large pour permettre l'accostage des bateaux. Sur le côté se trouve un vaste complexe balnéaire datant des années 30 avec cabines, douches, solarium, boutiques et buvettes. La partie supérieure du bâtiment est aménagée en promenade, fréquentée, quelle que soit la saison, dès les premiers rayons de soleil, pour devenir quasiment impraticable l'été. On y vient de Berlin bien sûr, mais aussi de toute l'Allemagne voire de l'étranger.

Le mot d'ordre de Werner était, comme presque toujours : « épuisez-les ». Le foot d'abord, et la baignade ensuite étaient les moyens convenus de l'épuisement total. Mais ce jour-là ce fut l'inverse. La chaleur, qui semblait durer en cette fin juin, rendait la fraîcheur de l'eau absolument indispensable. Il ne fallut qu'un quart de seconde à tous ces petits pour se débarrasser de leur sac de goûter, se dépouiller de leur short et tee-shirt, ôter leurs sandales de cuir et se précipiter dans l'eau. A leur retour de cabine, les trois monos ne purent constater que ces petits tas

épars de vêtements et de chaussures. Au loin l'eau ravissait déjà indiscutablement.

Seuls, Petra et Manfred, piteusement coincés par des sandales revêches, se débattaient furieusement pour venir à bout de ces maudites lanières, ils n'avaient pu suivre le gros du troupeau et n'en finissaient pas de pester. Hans intervint efficacement et libéra les prisonniers.

Malgré la présence d'un maître nageur, la vigilance s'imposait. Rudi et Judith s'étaient placés aux avant-postes et interdisaient l'accès à l'eau profonde. La plupart des gamins ne savaient pas nager, et les apnées, volontaires ou non, se finissaient par de nombreuses tasses qui étaient régurgitées violemment par tous les orifices. Les expectorations multiples et bruyantes ne se distinguaient guère des éclaboussements, chacun recevait et donnait à profusion des milliers de gouttelettes.

Reiner et Angelika affirmaient s'être noyés plusieurs fois. Il faut dire que l'hystérie collective était proche. Rudi et Hans étaient couverts de ces acolytes qui voulaient tous accéder au plus haut des épaules pour être catapultés dans les airs et faire, au contact de l'eau, le plus beau plouf et la plus haute gerbe. Ensuite, il fallait faire du sous l'eau et aller le plus loin possible, puis faire la planche et tenir comme Wolfgang « même avec de l'eau dans les yeux et les oreilles ». Toute proposition à l'égard d'un mono était un défi qu'il ne pouvait pas ne pas relever sans risquer de perdre le rang suprême que ses jeunes partisans lui avait attribué. Seule Judith parvenait à calmer le jeu, elle arguait de son chignon ou autres prétextes pour échapper aux sollicitations incessantes et réorienter toutes les requêtes vers ses deux collègues « musclés et imbattables ».

L'eau finit toujours par creuser l'estomac, c'était le seul moyen d'en sortir. Pain et barres de chocolat étaient à peine engloutis que le ballon circulait déjà. Rudi et Hans, désignés comme capitaines, essayaient de conduire leur troupe vers le but, mais dans ce sable fin les grappes d'assaillants s'enlisaient, et n'avaient souvent que le ballon pour cible. La meute se déchaînait alors sur cette vessie innocente. Parfois, le petit Tom tentait une échappée, mais, immanquablement, échouait près du

but quand il s'entendait dire qu'il allait tirer contre son camp. Les plus rusés, Jens et Andreas, suivaient leur capitaine, et attendaient devant le but de recevoir la passe décisive, mais il y avait encore Peter, le gardien, comme ultime obstacle. Et celui-ci passait son temps à réduire l'écartement des buts : couché, il obstruait complètement le passage. Alors, il fallait mettre de l'ordre dans tout ça. Hans n'en était pas capable. Ne sachant dire non à ces tendres visages suppliants, il finissait toujours par céder. Derrière Hans il y avait Rudi qui « ne disait pas toujours oui » et puis Judith qui « disait souvent non ».

Les réfractaires au foot trouvaient auprès de Judith d'autres façons d'exploiter le sable dont la douceur autorisait tous les exercices que les dalles de la cour de l'école de Neukölln interdisaient. Une majorité de filles s'essayaient à la roue, à la rondade, au poirier et aux équilibres sur les mains. Judith montrait, corrigeait et se mettait à la parade pour soulager les petits bras. Les plus toniques, Heike, Ute et Gisela se défiaient à la marche sur les mains dont la gagnante sortait toute auréolée. Il y avait ensuite les concours : le plus grand nombre de flexions de bras suivi du plus grand nombre d'abdominaux. Pour les abdos il fallait s'allonger sur le dos et remonter tendues les jambes. Les grimaces de douleur apparaissaient vite et les ascensions de ces longs membres étaient tout à coup interrompues par un relâchement subit. C'est souvent Harald qui gagnait grâce à ces toutes petites jambes qui présentaient un bras de levier ridicule. Et puis les sauts de moutons où Elke excellait et les acrobaties en tout genre où on se montait dessus jusqu'à l'effondrement général de la pyramide. On enchaînait parfois avec le saut à la corde que le sable rendait vite exténuant. Ce n'est qu'en fin d'après-midi que les ardeurs se calmaient. Les monos palabraient alors que les enfants creusaient et bâtissaient à proximité.

Judith regardait les siens du coin de l'œil. Birgit avait pris Tom sous sa protection car Tom était noir. Le seul *Schwarze* parmi toutes ces têtes blondes. Il avait eu à subir quelques brimades au début. Certaines petites bouches colportaient les dires nauséabonds de la maison où on estimait qu'il était impossible d'être à la fois noir et Allemand. Birgit avait vite

conclu en disant que « si Tom parle allemand, il est Allemand ». Pour les mal entendeurs sa « virilité » mettait un terme rapide aux débats. Mais parfois, au gré des chamailleries, et quand le ton montait, il n'était pas rare que Tom fut réduit à la couleur de sa peau : les insultes pleuvaient. Les monos ne laissaient rien passer, mais il restait toujours trop de tristesse sur son visage, comme s'il n'était jamais convaincu qu'on puisse être vraiment sincère à son égard. Il avait vite compris qu'il n'était qu'une étrange exception, une aberration. Il se rapprochait de Judith et lui prenait la main en souriant timidement.

Hans et Rudi faisaient office de papa pour ceux qui n'en avaient plus ou presque plus.

La guerre n'avait pas encore achevé son œuvre. La mortalité était forte dans les années 50 parmi les rescapés de la Wehrmacht, et surtout parmi ceux qui avaient survécu aux camps de prisonniers russes dont certains n'étaient revenus que dix ans après la fin de la guerre. Beaucoup de ces anciens soldats, mutilés, infirmes, déments, inutiles, brisés, souvent alcooliques et violents, n'étaient plus vraiment des papas.

« Papa », les plus âgés ne formulaient plus le mot, par peur du ridicule, mais les plus jeunes jonglaient avec comme si, en le disant, en le criant, ils finiraient enfin par le faire exister. Rudi était donc le père de Gabrielle, Regina, Martin, Samuel, Norbert, Horst et Klaus. Quant à Hans, il n'avait pas moins de trois filles et trois garçons dont Tom. Et qu'est-ce qu'un papa ? C'est celui qui est imbattable. A la natation, c'était plutôt Hans qui avait le titre ; au foot, indiscutablement, c'était Rudi. Un papa sait aussi gronder pour rétablir l'ordre et la justice. Nos deux papas s'y employaient, mais, en dernière instance, quand ils succombaient trop facilement aux sortilèges de quelques ensorceleuses, c'est Judith qui tranchait.

Et puis il y avait les quatre orphelins tout court de l'orphelinat de Charlottenburg. Dans cette caserne pour enfants, Dieter et Gerhard s'étaient murés, définitivement perdus dans ce monde qu'ils côtoyaient vaguement sans jamais le regarder. Un monde de dortoirs, de réfectoires, d'urinoirs, de douches collectives, de lits froids qu'il faut border le matin, de souliers qu'il faut cirer et

faire luire sans cesse et de gamelles en fer blanc, toujours convoitées par les autres et trop vite ingurgitées. Un monde de silhouettes diaphanes, aux voix métalliques, qui profèrent des ordres, qu'il faut respecter scrupuleusement, pour avoir la chance de ne pas se faire remarquer, et pouvoir enfin disparaître.

Dieter et Gerhard restaient prisonniers de leur tristesse. Christa et Rolf, par contre, avaient trouvé au *Heim* le moyen de renouer avec la vie, de lui redonner des couleurs. Cette grande famille, que l'on se réinventait tous les jours, donnait à loisir un papa, une maman, un frère, un oncle, un copain, une sœur, mais aussi des petits chagrins, des grands éclats de rire et surtout le sentiment qu'on existait pour quelqu'un.

- On y va, cria Judith, mettez-vous en rang qu'on vous compte !

Il en fallait 30, il y en avait 32. Deux pièces rapportées qui essayaient de se dissimuler dans les rangs pour ne pas quitter la joyeuse troupe et goûter aux charmes tant vantés de la colo.

- Venez à la colo, il y a trois lions en vrai, deux petits et un énorme !

Ils furent rendus à leurs parents.

- Judith, c'est loin le *Heim* ? questionna Regina.

- C'est comme à l'aller, idiote, coupa Michael.

- Non, répondit Judith, c'est pas loin, tu vois les bateaux le long du ponton, juste là, devant ? Eh bien, c'est d'abord là qu'on va.

- Que là ?

- Oui.

- Et après ? C'est loin ?

- Non, je te montrerai où on ira ensuite.

Rudi s'approcha, il tenait le filet à ballon et portait Christa sur ses épaules.

- Alors Vigée ? Tu as trouvé ?

- Non, désolée, j'ai demandé à ma mère, elle ne connaît pas non plus. J'avoue que je ne sais où chercher. Ca m'énerve, j'ai hâte de savoir.

- Viens à la fac, à la bibli, tu trouveras.

- Ils me laisseront rentrer sans carte d'étudiant ?

- Pas de problème, je te ferai rentrer.  
- OK, on en reparle.  
- Regardez ! Regardez à droite, c'est la villa du peintre Max Liebermann, un Impressionniste, s'exclama Rudi en ralentissant la marche.

- Elle est pas belle, répondit Tom, je préfère la nôtre.

Werner attendait devant le porche.

- Alors, éreintés ?

- Oui, tous, absolument. On est tous morts, vidés, rompus, répondit Judith.

Les douches sont à l'étage à côté des chambres, les filles dans l'aile droite, les garçons dans l'aile gauche. Werner réglait les allées venues dans les nombreuses coursives propices aux poursuites effrénées et aux bousculades. Les douchés devaient descendre et ne plus remonter. L'attente du souper se faisait pour tous sur la terrasse, face au lac. Les deux lions, très disputés, étaient les héros immobiles de toutes ces aventures africaines qui mobilisaient des tribus sauvages, des mercenaires, des trésors, des guerriers et parfois, même, des cannibales.

C'est toujours Martha qui sonnait la cloche du souper. A table, les affamés se taisaient, ils engloutissaient. Les autres, et ils étaient légion, soumis à l'irrépressible besoin de rétablir les faits, et de dire ce qui s'était « réellement passé » l'après-midi, le coude haut, la fourchette immobilisée à hauteur de bouche, déclamaient, sans jamais entamer leur assiette. Ce n'est qu'au dessert, en catastrophe, qu'ils renonçaient à imposer la vérité. On ne saura jamais si Elke, lorsqu'elle fait l'équilibre sur les mains, a la pointe des pieds tendue ou non.

La soirée se poursuivait par une petite balade à l'extrême pointe de la péninsule au nord de la villa. Le sentier du Havelek longe le lac dans cet espace boisé de pins, de chênes et de hêtres, vide de toute habitation. Et puis, tout au bout, presque rituellement, le groupe s'asseyait face au couchant. On se resserre autour des trois monos parce qu'il fait plus frais, on se recroqueville, les jambes fléchies contre le torse, et on regarde décliner le soleil qui embrase l'Ile-aux-paons. Et là, on se tait, on écoute la brise légère qui fait plier les joncs et on attend le tout

dernier moment, quand il ne reste de ce disque flamboyant qu'une infime partie, qui, tout à coup, se met à bouger, et tombe, laissant derrière elle une corolle ardente, qui persiste encore, bientôt couverte par ce grand rideau sombre rempli d'étoiles. L'extinction de l'astre ramène à la villa. Sur le retour on parle fort pour se rassurer, mais on ne raterait pour rien au monde l'effroi délicieux du lion de Flensburg, à deux pas du *Heim*. La nuit ne fait qu'accentuer son arrogance. Au milieu de la petite place, du haut de son piédestal, assise sur ses pattes arrières, la bête de pierre arbore une puissante crinière et lève la gueule comme pour mépriser tous ces petits trouillards d'en bas. On ne fait plus de bruit, il pourrait bien bondir.

La mise au lit était interminable, le rituel immuable. Les filles voulaient le bisou d'un papa et les garçons celui d'une maman. Les monos s'y adonnaient avec application et tendresse, car seule, la douceur de ce dernier petit point de contact permettait de lever l'ultime résistance à une fatigue infinie. Les bras lâchaient prise et les regards vacillaient comme les flammes de ces bougies soufflées dont la pointe incandescente finit par s'incliner devant l'obscurité. Pourtant, Morphée ne venait jamais à bout de ces petits corps. Habités par une âme étrange, ils reproduisaient subitement des mouvements désordonnés et brusques, redonnant à la nuit la même fièvre qu'au jour. Hans, Rudi et Judith quittaient ce faux calme et laissaient à Werner le soin de veiller sur tous ces petits fantômes agités.



Le Caravage : L'amour vainqueur.

Rudi arriva au *Heim* en début d'après-midi, c'était mercredi. Il se précipita dans la salle à manger, Judith donnait un dernier coup de main à Martha. Les enfants étaient déjà dehors.

- Qu'est-ce que tu fais là ? Tu bosses pas aujourd'hui ? demanda-t-elle.

- Je t'emmène à Dahlem.

- Au musée ?

- Oui, je dois bosser, je me suis planté à mes exams, j'ai plein de trucs à repasser en septembre. J'ai des études de tableaux à faire. Tu viens ?



- Ben, ça'm dirait, mais j'ai un truc de prévu cet aprèm.  
Mutti travaille pas à l'hosto, elle me fait une robe, je l'aide.

Judith hésita.

- Ecoute, je l'appelle, attends-moi devant.

Elle sortit du hall.

- Ok, c'est bon, je bosserai avec Mutti ce week-end.  
Ouah, c'est quoi ça ?

- C'est ma dernière acquisition, une Sachs, modèle Horex  
Rebell, sorti l'an dernier. - Elle est neuve ?

- Non d'occase, j'ai fait une super affaire.

- Tu sais conduire une moto ?

- Bien sûr. Monte, on y va.

Werner les interpella. Rudi fit le tour du parterre de fleur et s'arrêta.

- Vous savez que demain vous êtes de nuit et que  
vendredi en fin d'aprèm vous ramenez les gosses à Neukölln ?

- C'est noté, *Tschüss*.

Judith s'agrippa à la selle en s'appuyant contre Rudi. La  
Horex rouge s'engouffra dans la Postdamerchaussee et parvint  
rapidement à l'annexe du musée d'ethnologie où se trouvaient  
les collections de peinture depuis 45.

- C'est la première fois que je traverse *The american  
sector* de Berlin comme ça, si vite. C'est impressionnant. Je dois  
avouer que parfois, je fermis les yeux.

Ils rentrèrent dans le musée, visiblement Rudi connaissait bien  
le lieu.

- Voilà, dit-il, voilà comment on va procéder : dans cette  
salle, il y a une vingtaine de tableaux, je te laisse dix minutes et  
tu me dis celui que tu préfères.

- C'est un jeu ? OK.

Elle revint.

- Celui-là, là-bas.

Ils se déplacèrent.

- Celui-là. Parfait, c'est le bon.

- Pourquoi c'est le bon ?

- Parce que c'est celui sur lequel je bosse. Celui que j'ai choisi.

- Et si j'avais pas choisi celui-là ?

- Eh, bien, je crois que ça allait devenir très problématique entre nous...Il souriait. Comment tu le trouves ?

- Ouah, je le trouve...comment dire, éblouissant, saisissant, beau, tellement vrai, tellement naturel. Il est de qui ?

- Du Caravage. C'est *L'amour vainqueur* peint en 1602, un des plus beaux scandales du Maître. Maintenant tu vas me le décrire, mais sans réfléchir, dis-moi ce que t'en penses, le plus spontanément possible, comme si tu n'étais pas devant le tableau, mais en lui, comme si tu ne faisais qu'un avec lui.

- Faire qu'un avec lui ? demanda Judith. Bon, je vais essayer. Tu te moques pas, hein ?

- Je t'écoute.

Judith se plaça bien en face du tableau.

- Il y a d'abord ce sourire, cette tête bouclée, brune, légèrement inclinée, d'un garçon tout nu qui tient deux flèches. Je le trouve marrant, c'est comme s'il nous souriait et puis, comment dire, il semble si fier d'être impudique. C'est comme s'il nous disait : « regardez ce corps nu, que je vous montre, je vous le montre en pleine lumière et puis regardez aussi mon petit zizi ». C'est comme si les flèches tenues dans sa main gauche le désignaient ce petit zizi. Et puis il a cette position étrange, debout, la jambe gauche en appui sur un lit, ou une table, repliée vers l'arrière sur un drap froissé, comme s'il cherchait à s'exposer, à provoquer...Si tu me dis que c'est *L'amour vainqueur*, qu'a-t-il vaincu au juste ? Moi j'en sais rien, mais peut-être, ce sourire, c'est la joie de sa victoire. Je ne sais pas. Avec ses deux ailes majestueuses, s'apprête-t-il à s'envoler ? A ses pieds, il y a des instruments de musique, un bout d'armure, tout ça en désordre. Si ma chambre était dans cet état, mutti serait pas d'accord.

Rudi acquiesça d'un air faussement sérieux.

- Ce que je trouve le plus beau, c'est son corps. Il est très harmonieux, musclé. C'est un corps d'adolescent, d'adulte presque. Pourtant, il est imberbe, complètement. C'est étrange

d'ailleurs, un corps d'adulte à l'aspect enfantin. Et puis il y a ce contraste de lumière, ce corps très lumineux sur ce fond sombre, comme s'il avait un projecteur, une très forte lumière sur son côté droit. Elle marqua un temps d'arrêt. Voilà, mon cher, quoi dire de plus ? C'est le tout qui est beau. L'ensemble est tellement naturel, plus vrai que nature. J'ai l'impression que les mots me manquent pour dire ce que je ressens au juste, tellement c'est beau.

Elle regarda Rudi et lui sourit en haussant les sourcils comme pour signifier une petite gêne.

- Bon, ben, c'est pas mal...pour un premier regard, c'est pas mal. A moi maintenant. Reste où tu es, face à lui, ne bouge plus, lui intima-t-il.

Il se plaça derrière elle et doucement posa ses mains de part et d'autre de son visage comme s'il voulait guider son regard.

- Qu'est-ce que tu fais ?

- Rien, laisse-toi faire, on va se promener tous les deux avec ce beau cupidon.

Puis, il commença.

- Nous sommes avec lui, dans ce réduit sombre, au plus près de son corps à la peau velouté. Avec lui, parce qu'il n'y a là aucune profondeur, le fond est neutre, tout noir, comme une scène de théâtre. Et sa taille est à échelle naturelle, il mesure un mètre cinquante six. Rudi bougea la tête de Judith de haut en bas, doucement et répéta : un mètre cinquante six, tu es plus grande que lui. Puis il fixa ses yeux sur la main gauche du garçon qui tenait les flèches. Les flèches sont la diagonale du tableau, elles le partagent. En haut l'érotisme, en bas la nature morte. En haut, la sensualité, l'impertinence, l'indécence de ce cupidon ailé, en bas les emblèmes des passions humaines qu'il dédaigne, qu'il piétine : le luth, le violon, la partition, l'équerre, le compas, l'armure, la couronne et le sceptre. L'amour est donc plus fort que toutes les autres passions. C'est Virgile qui le dit dans ses églogues : « Amor vincit omnia et nos cedamus amori », l'amour vainc tout et nous aussi cédon à l'amour ».

Il s'arrêta. Judith ne bougeait plus. Les mains de Rudi promenaient ses yeux sur la toile, sur ce corps lumineux et

resplendissant. Elle se laissait faire, bientôt saisie par une émotion à la fois visuelle et charnelle. Elle ne put s'empêcher de voir dans ce corps pâle et galbé celui de Rudi qu'elle avait observé au Teufelssee, et qu'elle sentait maintenant derrière elle, contre elle. Elle avait l'impression que Rudi se jouait d'elle, comme s'il baladait ses yeux à elle sur ce corps qu'il savait être le sien. Mais peut-être se trompait-elle. Il était tout simplement dans ses révisions, et ne voulait que partager avec application sa passion pour le Caravage. Elle aimait cette étrange sensation de se sentir manipulée. Car, par ces jeux de mains, c'est elle qui voyait avec les yeux de Rudi, et à chaque point de fixation sur les parties érogènes du jeune garçon elle était troublée, comme si ce cupidon malicieux était devenu un ange, un messenger, un intermédiaire entre Rudi et elle. Un ange qui l'invitait à céder à l'amour : « Et nos cedamus amori ».

Après un bref silence elle l'interpella.

- Tu peux répéter la phrase en latin, je veux la retenir.
- « Amor vincit omnia et nos cedamus amori » dit-il.
- « Amor vincit omnia » et puis quoi ?
- « Et nos cedamus amori » et nous aussi cédon à l'amour.

Céder à l'amour, céder à l'amour parce qu'il est le plus fort. Judith prenait conscience de ces mots qui diffusaient confusément au travers de son corps comme pour faire exister maintenant un sentiment qu'elle ne connaissait encore pas.

- Continue, s'il te plaît. La demande sonna comme une prière, comme l'impatience du retour à cette sensation agréable qu'elle ne voulait plus quitter. En haut...

- En haut, on reconnaît le corps glabre de Francesco Buoneri, modèle du Caravage, présent aussi dans le *Saint Jean Baptiste*, seule autre toile du maître où le corps apparaît nu. Ce nu cru, terrestre, à la musculature saillante provient certainement des *Ignudi* de Michel Ange, les nus de la chapelle Sixtine qui encadrent les scènes bibliques. Cette représentation triviale, familière du corps est le trait le plus marquant du naturalisme caravagesque. Il s'oppose au maniérisme qui donne des corps une image trouble et obscure. L'enveloppe charnelle est surtout

magnifiée par la lumière, par ce procédé du clair-obscur que le Caravage emprunte à Léonard de Vinci et qu'il va décupler jusqu'au génie. C'est ce que tu avais vu quand tu parlais tout à l'heure d'un projecteur qui éclairait la scène.

Judith écoutait. Elle laissait l'écolier réciter son cours qu'il avait certainement relu la veille et parfois, remuait la tête doucement pour relancer le guidage.

- Le contraste clair-obscur fait ressortir magnifiquement les formes anatomiques. La brillance domine le côté droit.

Rudi accentua le mouvement de haut en bas. Judith acceptait cette douce pression.

- Le haut de l'aile, le galbe de l'épaule et du bras, le torse, la cuisse et le genou en appui se détachent violemment des zones plus sombres. Le blanc de plomb, nuancé d'ocres et de cinabre, révèle toute la beauté sensuelle et la volupté du jeune homme. Son visage rieur n'échappe pas à ce partage des teintes. D'un côté, la bouche entrouverte, aux lèvres vermillon, rehausse la pommette rosie qui bride un œil noir et enjôleur. De l'autre, le profil gauche, obscurci, dévoile à peine son contour. Les teintes froides, mélange de terre de Sienne brûlée, de vert de gris et de noir végétal, ombrent le plexus, les plis du ventre et l'aîne à l'endroit même où l'éclat des cuisses écartées révèlent ce petit sexe, tête d'oisillon dans son nid.

Rudi s'arrêta là. Il se tut, maintenant la tête de Judith prisonnière de ce petit appendice flasque. Elle ne bougeait plus, mais ses yeux s'échappèrent et s'immobilisèrent sur la pointe d'une longue rémige qui touchait le haut de la cuisse repliée. Elle ferma les yeux et se concentra sur la main droite de Rudi appliquée doucement sur sa tempe. La plume sur la cuisse et les doigts délicats de Rudi sur elle se confondirent et provoquèrent en elle une sorte d'émoi qu'elle eut beaucoup de mal à contenir. Oui, ce qu'elle aimait le plus dans ce tableau c'était la caresse de ce bout de plume brune sur ce corps d'albâtre. Elle rompit ce silence et cette immobilité qui l'engageaient trop, quitta la couronne palmée que Rudi avait déposée sur sa tête et se retourna. Un peu confuse elle n'osa lever les yeux et bafouilla :

- T'as vu, t'as une tâche de cambouis sur la cuisse ! comment t'as fait ?

Rudi, étonné, baissa la tête et répliqua.

- Ah, oui, ça doit être la bécane, je l'ai un peu bricolée ce matin.

- Le Caravage, tu me dis ? Je suis émerveillée. On ressent tellement de choses. Je connaissais pas. Un italien ?

- Oui, de son vrai nom Michelangelo Merisi, dit le Caravage, du nom de son village natal près de Bergame. Il a travaillé surtout à Rome pour le cardinal Del Monte en peignant des scènes de la Bible.

- De la bible ?

- Ton « Amour vainqueur », il a rien de très biblique !

- Oui, c'est vrai, disons que c'est une œuvre païenne. Il en a fait d'autres.

- D'autres ? Où ? À Berlin ?

- Non, la plupart sont à Rome. Le *Saint Jean Baptiste*, est au musée du Capitole. Ici, il y avait le *Saint Matthieu et l'ange* au Kaiser Friedrich Museum, mais il a été détruit pendant la guerre.

- Rome...c'est loin Rome, ajouta Judith pensive.

- On a de très beaux livres d'art sur son œuvre à la fac, si ça te dis.

- Oui, ça m'intéresse. Ta description à été géniale. Je pense que tu auras une bonne note en septembre. Je ne sais pas qui tu auras entre les mains mais ça devrait marcher dit-elle en riant.

- Merci.

Ils sortirent.

- Tu viens, on va à la fac ?

- Maintenant ? Tu crois que la bibli est ouverte si tard ?

- Non, on va pas à la bibli. Y a un groupe d'étudiants qui donne un concert dans le hall. Ca te dit ?

- Il faut que je prévienne mutti.

- OK, appelle-la.

Le hall avait été pris d'assaut. Des dizaines d'étudiants, acquis désormais à tous ces rythmes que les Américains avaient amenés d'outre-Atlantique, s'agitaient bruyamment devant la scène. Le *Freies Quintett* égrenait le meilleur du jazz, du swing et du rock'n roll. Sing, Sing, Sing de Gene Krupa, Rock around the clock de Bill Haley, Jailhouse rock d'Elvis Presley, Johnny B. Goode de Chuck Berry, sonnaient aussi bien que leur version originale. Rudi fut salué par nombre de ses camarades qui, en couple, rendaient par le corps le rythme effréné de la batterie et de la guitare électrique. Les garçons menaient énergiquement les passages, les traversées et les navettes que les filles, tenues, lâchées puis reprises, exécutaient sur un pas de boogie fortement déhanché. Rudi saisit Judith par les mains. Hésitante et inexpérimentée, elle fut emportée par le Be-bop-a-lula de Gene Vincent, et comprit vite qu'il suffisait de s'arrimer au poignet de son partenaire et de suivre. Pour le reste, les positions de Rudi et ses déplacements définissaient par symétrie ce qu'elle avait à faire. Les déroulés et enroulés de taille revenaient régulièrement comme un refrain que le corps avait déjà mémorisé.

De temps à autre, Rudi testait une nouvelle figure qui prenait place dans cette partition que lui seul connaissait. Les deux corps, soumis à un jeu incessant d'attractions et de répulsions, semblaient tourner autour d'un astre qui, comme une grosse caisse, propageait avec un tempo appuyé des sons assourdissants. Chacun se retrouvait dans l'autre avec une précision millimétrique qui surprenait et provoquait une sorte de liesse irréprensible assortie de nombreux fous rires. Durant trois heures il n'y eut pratiquement pas de pause. De sa main libre, Rudi remontait sa mèche mouillée de sueur. Judith s'était refait rapidement un petit chignon, et avait déboutonné le bas de sa jupe pour avoir plus d'aisance. Elle aussi ruisselait. La seule accalmie fut donnée par Elvis et son *Love me tender*. Pendant ce *slow* Rudi essaya insensiblement de rapprocher sa partenaire, mais, en guise de réponse, il n'obtint qu'un : « je crève de chaud » qu'il reçut comme une fin de non-recevoir, une répulsion. Le concert s'acheva tard dans la nuit. Le hall se vida. Les dalles, jonchées de mégots et de bouteilles de bière,

transpiraient de la vapeur que tous ces corps avaient émise. Elles étaient glissantes et sales, couvertes de longues traînées noirâtres.

- On va prendre un peu l'air proposa Rudi, monte.

Ils enfourchèrent la Horex et prirent la direction de Friedenau puis de Wilmersdorf. Il n'y avait personne dans les rues. Rudi roulait vite, très vite. Il avait le sentiment que la ville lui appartenait, que cette moitié de ville lui donnait un formidable terrain de jeu, un immense circuit. Judith se cramponnait. Dans les virages elle fermait les yeux, mais assez vite elle voulut donner des images aux sensations de balancement que procurait la moto. Elle découvrit alors ce trait continu de lumière que la vitesse fait naître en mélangeant les vitrines illuminées, les feux multicolores et les néons des lampadaires. Ce n'est plus parce qu'elle avait peur qu'elle serrait Rudi, c'est parce qu'elle était heureuse de voir tout ça pour la première fois.

Ils descendirent le Kurfürstendamm, le Kudam, les Champs-Élysées de Berlin, passèrent devant les grands cinémas, l'Astor, le Gloria-Palast, les boutiques de luxe, et au grand café Kanzler, se dirigèrent vers Tiergarten puis remontèrent au plus haut de Reinickendorf dans le secteur français. Rudi voulait « faire le mur ». Depuis deux ans ce mur était là pour endiguer le flot des Allemands qui fuyaient la zone soviétique. Ils longèrent la Bernauerstrasse qui servait de frontière. Les immeubles, qui un temps avaient servi de passages clandestins, avaient été murés. Plus au sud dans la Friedrichstrasse, à quelques pas du point de passage de Checkpoint Charlie, Rudi s'arrêta devant un petit parterre de fleurs, à l'endroit même où le jeune maçon Peter Fechter, était tombé en août 62 sous les balles de la police est-allemande. Il avait agonisé dans le no man's land, cette bande de terre, parsemée de miradors, longée des deux murs parallèles qui traversent la ville.

- Fechter est mort là à cause de ces cons qui nous promettent tous le paradis sur terre. Je t'en foutrais de leur paradis bourré de chars, de barbelés et de bidasses, cria Rudi pour couvrir le bruit de la moto. Puis, sans mots dire, il accéléra.



« Faire le mur » c'était le suivre, mais c'était aussi le défier. En haut de la Postdamerstrasse il marqua un temps d'arrêt, puis se retourna.

- Accroche-toi bien on y va !

- Où ca ? demanda Judith. Fais pas l'idiot!

Face à l'est, où déjà les premières clartés de l'aube perçaient l'horizon, s'ouvrait la large avenue. Rudi tourna à fond la poignée des gaz. La chaussée était déserte. Le vrombissement croissant de la moto accentuait la sensation de vitesse. Au loin, le mur, presque indistinct, barrait la route. Rudi continuait à accélérer.

Judith regardait le mur se rapprocher dangereusement. Pourtant, elle n'avait pas peur. Ils allaient le franchir, sauter par-dessus, sur ce bel oiseau rouge aux grandes ailes brunes. Elle serra Rudi de toutes ses forces. Au dernier moment, quand le mur apparut dans le faisceau du phare, il bloqua les freins violemment. La moto continua, mais se coucha légèrement. Il posa son pied au sol et le bolide s'immobilisa en faisant un grand dérapage sur le bitume. Le faisceau d'un projecteur, provenant d'un mirador tout proche, s'arrêta sur eux. Eblouis, ils restèrent figés comme des oiseaux apeurés par des phares. Le haut-parleur leur intima l'ordre de ne pas s'approcher sous peine de mort.

- Et d'un dit-il en riant !

Il repartit plein gaz. Deux autres rues offraient la même piste d'envol avec le même obstacle infranchissable : la Wilhelmstrasse et la Schlesischestrasse. Deux fois, encore, Rudi défia le mur. Deux fois, encore, il s'arrêta à quelques centimètres des barbelés, au pied du mur, en faisant un dérapage contrôlé. Judith savait qu'un jour Rudi réussirait. Ils quittèrent le mur et repartirent vers l'ouest dans le secteur américain : Rudowerstrasse puis Werbellinstrasse, où Judith fut déposée devant son immeuble.

- Ouah, quelle folie ta moto. C'est étrange, j'ai pas eu peur. J'ai bien cru qu'on allait passer par-dessus à la troisième tentative, dit-elle en riant. Elle s'approcha de lui. Ca m'plait le rock. Ca m'plait toutes ces images que j'ai dans la tête : ton Caravage, tous ces virages au ras des pavés. On refera ?

- Bien sûr.

- Je suis sûre que mutti n'a pas dormi de la nuit et qu'elle m'attend. Tu sais que demain on est de garde au *Heim*, t'oublie pas, hein ? demanda t-elle en s'éloignant.

La Horex rouge disparut dans le petit jour.

Martha avait terminé le service du soir et s'apprêtait à rentrer chez elle à bicyclette. Les instits venaient de quitter le *Heim*. Werner fit sa dernière inspection pour s'assurer que les petits pensionnaires avaient rejoint les chambres. Il en manquait toujours quelques-uns qui adoraient se cacher dans le parc pour exaspérer les monos qui, furibonds, se voyaient, tôt ou tard, obligés de récupérer les farceurs. C'était le dernier vrai jeu de la journée. Judith et Rudi s'y soumièrent non sans réprimander les garnements qui juraient ne pas avoir entendu le dernier appel de Werner.

Judith avait une petite chambre dans l'aile droite côté fille et Rudi avait la sienne côté garçon. Le rituel du lavage de dents, de la mise au lit, des bisous et de l'extinction des feux fut rondement mené. Werner, confiant, s'échappa, laissant la villa s'assoupir dans la nuit.

Dans le long couloir, appuyés contre le mur, à égale distance de leur dortoir respectif, Judith et Rudi discutaient à voix basse.

- Seuls dans notre grand château...Murmura Judith sur un ton empreint de mystère. La dernière fois, quand j'étais de garde avec Renate on n'était pas tranquille, seules, la nuit dans cette grande baraque. On a dormi ensemble pour se rassurer, mais on a pas fermé l'œil.

- T'as déjà visité la maison ? La cave, le grenier ?

- Non, jamais.

- C'est le moment, la villa Marlier est à nous, rien qu'à nous. Va voir si toutes tes filles roupillent. On se retrouve ici.

- OK.

A son retour, ne trouvant pas Rudi dans le couloir, Judith se dirigea vers les chambres des garçons. Tout était éteint. Dans la pénombre, seul le bruit sourd des respirations était perceptible. Elle revint sur ses pas et, n'osant appeler, descendit au rez-de-chaussée. Elle savait Rudi suffisamment taquin pour être capable de lui faire peur. L'accès à la cave se trouvait dans la cuisine. La

porte était entrouverte sur l'escalier en pierre qui descendait au sous-sol. Elle tourna l'interrupteur, en vain. Dans ce trou demeuré obscur elle distingua pourtant une vague lueur chancelante qui persistait. Elle hésita, partagée entre la crainte et l'hypothèse d'une supercherie. Elle resta un instant sur la première marche, immobile. Submergée par tous ces petits bruits de la nuit, inhabituels, elle sentit la peur l'envahir. Pour rompre ce silence angoissant et se rassurer elle s'exclama d'une voix soutenue.

- Rudi ? Rudi tu es là ? Réponds-moi.

Aucun son ne lui parvint. Elle hésita encore, puis, ne voulant donner à Rudi le plaisir de réussir sa mise en scène, surmonta sa crainte et descendit dans le noir. Les mains appuyées contre les parois froides, elle descendait prudemment, cherchant du bout des pieds les marches dures et irrégulières. Elle toucha enfin le sol meuble et se retourna vers la lueur. Elle fut littéralement pétrifiée par cette image macabre qui se détachait dans la profondeur des ténèbres. Un visage spectral aux orbites vides et aux traits hideux semblait danser au-dessus d'une flamme. Elle cria.

- Rudi ?

- Oui, c'est lui, répondit la face grotesque d'une voix scabreuse.

Puis, presque immédiatement, la cave s'illumina. Rudi, placé sous la douille, venait de replacer l'ampoule qu'il tenait dans sa main gauche.

- Très réussi, reprit Judith calmement, ne voulant rien laisser paraître. Où t'as trouvé cette bougie ?

- Là-haut, dans le tiroir. T'as eu peur ?

- Pas du tout. Je ne crois ni aux fantômes, ni aux revenants.

La cave, spacieuse, occupait la moitié de la surface de la maison. Martha et le cuisinier l'utilisaient pour y stocker les denrées alimentaires. Des étagères métalliques, fixées au mur, supportaient les grosses boîtes de conserves, les paquets de biscuits, des bouteilles d'huile et divers condiments. Deux